Culture

Al-Majalla al-Jadida, avril 1930

Je me souviens encore d'une conférence que j'ai lue il y a quelques années du grand homme de lettres français Paul Valéry, qu'il donna à Lausanne et dans laquelle il essaya de ramener l'esprit européen à ses éléments premiers qui avaient travaillé à sa formation, qui le distinguent des autres esprits, le placent au-dessus d'eux, et permettent aux Européens de jouir de la supériorité dont ils jouissent dans la vie intellectuelle et pratique à la fois.

Je me souviens encore de cette conférence, parce que la précision de sa pensée, sa vigueur et sa clarté étaient telles qu'elle m'imposa de l'admirer et m'obligea à la lire plus d'une fois. Elle me donna le goût de lire ce qu'écrivait son auteur, malgré ce que son style et sa pensée comportent la plupart du temps de tortueux et d'obscur — si fort que les Français en admirent ces qualités aujourd'hui, elles sont une source de difficulté pour ses lecteurs français cultivés, sans parler des étrangers.

Paul Valéry ramenait l'esprit européen à trois constituants d'un enjeu considérable : l'esprit grec et ce qu'il a produit de littérature, d'art et de philosophie ; l'esprit romain et ce qu'il a produit de législation et d'ordre civique ; et la religion chrétienne et ce qui en a découlé d'amour du bien et de penchant vers la bienfaisance.

Il estimait que chacun de ces esprits avait laissé une grande empreinte dans la formation de la vie spirituelle européenne, puis dans la formation de la vie pratique — laquelle est en réalité elle-même l'une des traces de la pensée européenne et le miroir dans lequel se reflète cette pensée.

Car ils sont Grecs quand ils pensent et produisent dans la littérature, l'art et la philosophie, même si la distance entre eux et les Grecs est grande, et même si l'évolution a été si profonde que vous pourriez imaginer qu'aucun lien ne relie leurs traces à celles des Grecs. Ils sont Romains quand ils légifèrent, font la guerre ou colonisent, quelque grande que soit la différence entre eux et les Romains dans la législation, la guerre et la colonisation. Et ils sont chrétiens quand ils font le bien ou aspirent au bien, quelle que soit la distance que les formes de leur bienfaisance et de leur aspiration ont prise par rapport à la bienfaisance dépeinte par le premier christianisme.

Et de tout cela ils ont rassemblé le meilleur de ce qui élève l'homme au-dessus de l'homme, et le plus grand de ce qui distingue l'être humain de l'être humain.

J'ai admiré cette étude, et bien des lecteurs européens l'ont admirée quand elle fut prononcée et quand elle fut publiée en livre — bien que je ne me sois pas soucié de la vérifier, ni de déterminer si l'auteur avait vu juste ou s'était fourvoyé dans l'erreur. En tout état de cause, cependant, je fus reconnaissant à cet auteur d'avoir été capable de concevoir un esprit européen unique, malgré les différences entre les Européens en matière de langue et de systèmes, et malgré les traces diverses qu'entraîne leur divergence de langue et de systèmes.

Je fus aussi reconnaissant aux Européens eux-mêmes que leur divergence en matière de race, de langue, de système et du reste ne fût pas un obstacle à ce qu'ils aient un seul esprit cohérent — que pouvait étudier, analyser et ramener à ses racines communes un écrivain.

Bien des fois depuis que j'ai lu ce passage j'ai essayé de me représenter notre esprit égyptien et de l'étudier, et de le ramener à ses éléments premiers qui l'ont formé tel qu'il est. Mais cette représentation et cette étude se révélèrent n'être rien de facile ni d'aisé. Et pourtant nous sommes une seule nation dotée d'un seul ensemble de constituants que nous partageons tous : nous partageons la race, la région, la langue, les intérêts économiques, et le système politique et social. Mais pour tout cela nous différons dans notre esprit d'une façon manifestement très large, peut-être dangereuse, et peut-être source d'une grande part des difficultés que nous rencontrons dans notre vie présente.

Je veux dire par là que je ne suppose pas que vous me disputeriez si je dis que nous n'évaluons pas les choses par une même évaluation, ni ne les jugeons par des jugements convergents — parce que nous ne les concevons pas de façon convergente.

Il ne fait aucun doute que nous sommes en ce moment moins semblables et moins unis du point de vue intellectuel que nous ne l'avons été à aucun moment du passé. Car les Égyptiens au début du dix-neuvième siècle, et jusqu'à ce que ce siècle eût dépassé sa moitié, se ressemblaient dans la pensée et l'expression, puis dans leur vie pratique, comme s'ils partageaient un seul esprit qu'ils exprimaient par une seule langue et un seul style, et dont ils s'inspiraient dans tous leurs mouvements et leurs actes.

À présent, cependant, alors que nous avons pris à nous mettre en contact avec les Européens — ce contact s'étant intensifié peu à peu et étendu progressivement — cet état des choses a changé, et les Égyptiens en particulier, et les Orientaux en général, se sont divisés en deux camps : l'un pensant, s'exprimant et vivant selon une certaine forme du style ancien, qui peut être fort ou faible, mais qui en tout cas est apparent et peut être conçu et identifié ; et l'autre pensant, s'exprimant et vivant selon un style nouveau européen, avec à peine un lien visible entre lui et notre vie ancienne.

Cela en soi est quelque chose de naturel et de peu surprenant — c'est l'évolution et la transition d'un état à un autre, le conflit entre l'ancien et le nouveau, la contention entre une civilisation et une autre, et la victoire de l'une de ces deux civilisations rivales sur l'autre, promptement ou lentement, selon les circonstances entourant cette évolution.

Mais notre évolution n'est pas sans une étrangeté propre — car nous nous y sommes soumis apparemment sans en avoir conscience, sans y prêter attention, incapables d'en mesurer l'ampleur ou de prévoir les conséquences qu'elle pourrait produire. Ainsi un camp parmi nous a suivi le mouvement nouveau, un autre a poursuivi dans la vieille vie, et un troisième s'est retrouvé troublé entre les uns et les autres.

Je sais que Muhammad Ali le Grand savait ce qu'il voulait, et ce qu'il voulait de la chose quand il transportait vers l'Égypte ce qu'il y transportait des méthodes de la vie européenne et de la pensée européenne. Et peut-être y avait-il parmi ses associés un tout petit nombre qui partageaient le sentiment de la valeur de ce travail ; mais je doute très fortement que les gens dans leur ensemble en eussent quelque appréciation juste ou en tinssent aucun compte. Ils s'y soumettaient comme ils se soumettaient aux autres ordres du pouvoir — dans une grande répugnance, ou avec une ardeur tiède.

On peut dire la même chose d'Ismail et de ses associés, même si la différence entre Ismail et Muhammad Ali, et entre leurs associés respectifs, est apparente à certains égards. Muhammad Ali percevait dans la transplantation de la civilisation européenne en Égypte un bénéfice immédiat — à savoir la renaissance industrielle qui servirait les besoins d'un pays qu'il voulait puissant et grand. Mais il ne pensait pas autant qu'Ismail au désir de progrès pour lui-même, à la civilisation en tant que civilisation, et au savoir en tant que savoir.

De même, les associés de Muhammad Ali l'aidaient à atteindre ce bénéfice immédiat et temporaire, tandis que les associés d'Ismail l'aidaient à aspirer à un idéal plus élevé qui domine les bénéfices immédiats et recule à mesure que ses chercheurs s'en approchent, les contraignant à toujours avancer et éveillant leur énergie.

Mais tant ceux-là que ceux-ci étaient en petit nombre, à peine visibles, et la masse des gens se soumettait à l'évolution dans une grande répugnance et avec une ardeur tiède, comme nous l'avons dit.

Parmi les effets de cela, il y eut que ceux qui supervisèrent cette évolution en Égypte ne s'y préparèrent pas convenablement, n'établirent pas pour elle les principes et les règles qui lui auraient permis de progresser de façon régulière et productive. Ils hésitaient, s'agitaient, s'inquiétaient, et prenaient en compte des circonstances trop nombreuses pour être comptées. Chaque fois qu'ils avançaient sur un front ils s'arrêtaient ou reculaient sur un autre, et c'est ainsi que nous sommes arrivés à notre situation présente.

Notre progrès, si grand qu'il puisse être, n'est ni uniforme ni homogène. Parmi nous il y a des milieux très avancés, et des milieux très arriérés ; dans certains aspects de notre vie générale il y a un progrès ressemblant à un bond en avant, et dans d'autres aspects il y a un déclin ressemblant à une stagnation. Du point de vue législatif et judiciaire nous avons fait de grandes enjambées, à tel point qu'on peut dire que le fossé entre nous et beaucoup de nations européennes est à peine digne de mention. Et de même, dans quelques rares domaines scientifiques, le chemin parcouru n'est pas sans mérite ; mais dans de nombreux autres domaines nous sommes encore des enfants à la charge des Européens.

Ce trouble que nous observons clairement et manifestement dans notre vie générale apparaît avec encore plus de clarté et de relief dans un aspect particulier de cette vie — à savoir la vie intellectuelle. Car Muhammad Ali, et après lui Ismail, se consacrèrent à l'envoi de missions en Europe, à l'organisation des écoles civiles en Égypte, et à l'encouragement de la traduction et de la composition ; et tout cela laissa une empreinte visible, si bien qu'une classe cultivée selon le modèle européen apparut en Égypte et prit le contrôle de la vie égyptienne, assumant le gouvernement, la justice et la gestion des affaires.

Et depuis cette époque la pratique des deux grands princes dans leur souci des missions, de l'organisation de l'enseignement civil, et de l'encouragement de la traduction et de la composition continua — se

renforçant parfois et s'affaiblissant d'autres fois, mais se maintenant en tout cas — et produisit ses résultats naturels : cette classe influencée par la culture européenne s'accrut, et son emprise sur le gouvernement et son monopole de la gestion des affaires s'intensifièrent.

Mais un autre enseignement, purement égyptien, existait du temps de Muhammad Ali et du temps d'Ismail ; et l'un ou l'autre de ces princes n'avait pu ou voulu y toucher par quelque changement ou altération que ce fût, ni le soumettre à quelque degré de cette évolution — par scrupule et appréhension, ou pour quelque raison qu'on veuille. Si bien que cet enseignement égyptien pur demeura à al-Azhar al-Sharif, continu, préservant ses traditions et ses styles anciens, produisant ses conséquences naturelles : formant des communautés de gens qui concevaient, pensaient, s'exprimaient et vivaient selon le style ancien.

Et l'autorité de cette communauté commença à s'affaiblir et à décliner, et ces communautés commencèrent à sentir peu à peu l'affaiblissement de leur autorité et son déclin, et le glissement des affaires hors de leurs mains — jusqu'à ce que vînt la douleur, puis la plainte, puis le rejet qui faillit devenir une révolution.

Les autorités sentirent quelque chose de cela et tentèrent le renouveau dans cette direction, mais timidement et avec hésitation — et le résultat de ce timide renouveau fut une complexification supplémentaire de notre vie intellectuelle, et un aggravation de la divergence entre nos esprits et nos styles de sensibilité et de sentiment.

Ils établirent Dar al-Ulum, qui ne conserve pas tout à fait et ne renouvelle pas tout à fait ; ils établirent également l'École de jurisprudence religieuse sur le modèle de ce timide renouveau ; et ils établirent des écoles normales pour l'enseignement primaire sur le modèle de ce timide renouveau.

Et ainsi le renouveau pur produisit ses fruits d'un côté dans les écoles civiles ; la conservation pure produisit ses fruits d'un autre côté dans al-Azhar et ses annexes ; et le renouveau agité produisit ses fruits dans ces écoles boiteuses — d'un troisième côté.

Il en résulta que nos cadres intellectuels défient à présent tout dénombrement. Posez aux gens une question précise, puis tentez de connaître leur compréhension et leur opinion là-dessus, et vous verrez une vive divergence. Ceux que les écoles civiles ont formés ont une compréhension et une opinion ; ceux qu'al-Azhar a formés en ont une

autre ; et ceux que ces écoles boiteuses ont formés en ont encore une autre.

Il est remarquable que le renouveau pur lui-même n'ait pas été exempt d'agitation et de vacillement. Depuis la fin du siècle dernier nous nous sommes en effet établi la pratique d'hésiter dans l'envoi d'étudiants en Europe — en envoyer certains en Angleterre, d'autres en France, d'autres en Allemagne — sans bien superviser ni les uns ni les autres ; si bien que ces étudiants apprennent du mieux qu'ils peuvent, là où ils le peuvent, puis reviennent vers nous avec leurs esprits différents, comprenant les choses de façons divergentes et portant sur elles des jugements fort éloignés les uns des autres.

Le renouveau tenta enfin de pénétrer dans al-Azhar, corrompit beaucoup et ne corrigea rien. Car ce n'était pas un renouveau sincère ni sain, mais seulement une apparence de renouveau et une écorce de savoir, qui amena ses porteurs à s'imaginer qu'ils avaient maîtrisé tout le savoir — alors qu'ils n'en connaissaient que des images déformées.

Les fruits de ce renouveau corrupteur apparurent promptement : des couches d'Azharites acquirent quelque bribes d'un savoir étranger, qui leur était transmis à travers les journaux et les revues par des livres sans valeur touchant à la métaphysique et au surnaturel dans le style des spiritistes, et non dans le style des philosophes.

Combien de fois ai-je ri et me suis-je attristé en voyant un jour un savant de premier rang répondre à certains de ceux qu'il appelle les athées, en leur transmettant des passages tirés de certaines de ces histoires américaines qui circulent parmi les gens comme si elles étaient les opinions des savants européens sur la solidité et la vigueur des religions.

Telle est notre condition à présent : un trouble dont on peut à peine trouver une limite dans la compréhension et le jugement.

Croyez-vous que nous puissions nous représenter un esprit égyptien comme Paul Valéry s'est représenté un esprit européen, et que nous puissions ramener cet esprit à ses racines et l'analyser en les éléments qui ont travaillé à sa formation ? Non.

Nous avons un esprit européen pur — faible, n'ayant pas encore pris de consistance — qui tente de se représenter les choses et d'en juger selon la doctrine européenne.

Et nous avions un esprit égyptien pur à al-Azhar, qui se représentait les choses et en jugeait à la façon ancienne ; mais le mauvais renouveau le corrompt peu à peu, si bien que je ne sais plus comment il comprend à présent, ni comment il juge — bien que je sache qu'il joue avec les choses plus qu'il ne les comprend ou n'en juge.

Et nous avons un troisième esprit, que je ne sais comment caractériser : il a le pire de ce qu'était al-Azhar et le pire de ce qu'a le nouveau pur, le tout défiguré et disforme.

Estimez vous-même, alors, comment cet esprit se représente les choses et porte ses jugements ; et estimez vous-même après tout cela la mesure de notre part d'unité et de participation dans la représentation et le jugement, puis dans le sentiment et l'aspiration vers l'idéal.

Les géographes estiment que la race, la langue, la religion, le système politique, et la région sont des constituants suffisants pour la formation d'une nation. Cela peut être juste ; mais ces constituants eux-mêmes entraînent un autre constituant, indispensable si cette nation doit vivre d'une vie saine et progresser de façon régulière — et c'est la culture.

Car toute nation digne de ce nom doit avoir une culture nationale représentant ses penchants, ses idéaux les plus élevés, et ses efforts dans la voie du progrès et dans la voie pour atteindre le vrai et le bien. Et cette culture doit être semblable en nature, différant seulement en degré selon la différence des individus et des milieux — je ne souhaite pas dire des classes —, mais en nature elle ne doit pas différer comme elle diffère dans notre cas aujourd'hui.

Et il faut qu'une certaine part de culture soit partagée en commun par tous les individus de la nation à une étape de leur vie ; et ces individus doivent ensuite avoir des variétés de culture différant davantage dans leurs buts que dans leur nature et leur méthode.

Il est remarquable que nous ne cherchions pas à tirer profit de l'expérience des nations qui nous ont précédés. Car des peuples avant nous ont subi cette même évolution à laquelle nous nous soumettons : l'enseignement civil surgit et entra en concurrence avec l'enseignement religieux, jusqu'à le supplanter et à monopoliser l'autorité à son détriment. Mais les hommes de religion en Europe étaient d'une habileté et d'une souplesse telles qu'ils préservèrent leur enseignement religieux, le raffinèrent et le réformèrent, et en même temps s'ouvrirent des voies

dans l'enseignement civil, y participant aux côtés des autres, obtenant ses diplômes, et prenant leur part dans ses fruits. Pourquoi ne suivons-nous pas la voie que d'autres ont suivie ?

Le gouvernement s'emploie depuis des années à réformer les programmes et les curricula de l'enseignement, ce qui est bien ; mais ce qui est remarquable c'est qu'il réforme les mots et les théories sans chercher à réformer la substance de l'enseignement, et sans réfléchir à ces profondes différences intellectuelles qui divisent la nation unique en groupes distincts et séparés — des différences qui doivent être supprimées, et remplacées par une unité intellectuelle qui permette aux gens de sentir ensemble, de comprendre ensemble, et de porter des jugements convergents.

Au Ministère de l'Éducation il y a un mouvement de réforme, et à al-Azhar il y a aussi un mouvement de réforme, et les deux mouvements empruntent une voie différente de celle que prend l'autre. Combien plus méritent les responsables d'ici et de là de réfléchir un peu, et de se rapprocher les uns des autres, jusqu'à atteindre une voie qu'ils puissent emprunter ensemble — de sorte qu'al-Azhar préserve son enseignement religieux pur et ouvre à côté de lui, pour qui le souhaite parmi ses fils, la voie de l'enseignement civil général.

Taha Hussein

Al-Majalla al-Jadida, avril 1930